

Jeudi 12 mars 2041 – 18h00 – Hendaye, dans le salon

Nous partons. La décision a été prise ce matin, elle était inévitable. Les larmes ont roulé sur mes joues pendant toute l'après-midi. J'ai vécu dans le déni pendant trop longtemps mais il y a deux jours, la réalité m'a frappée de plein fouet au visage quand mon Hendaye s'est fait engloutir par les vagues. La suprématie humaine n'a que trop duré, il est légitime que la planète commence à reprendre ses droits. Le pays basque va terriblement me manquer.

Mardi 23 aout 2041 – 22h00 – Corniche d'Hendaye

Au moment où j'écris ces mots, la nuit tombe progressivement sur Hendaye, la brise chaude et salée enveloppe mes chevilles frêles et le chant des cigales du Paca couvre tout bruit extérieur. Si j'avais cru les entendre ici un jour ! J'ai oui-dire qu'elles avaient migré à cause des températures : rien de surprenant. Je suis sur la corniche et je prends le temps d'écouter les vagues s'écraser sur les rochers ainsi que le murmure agréable que les nuits basques me susurrent à l'oreille. C'est la dernière fois que je vois la côte avant que je ne déménage. Une obscurité grandiose et scintillante se dresse devant mes yeux : je me sens si minuscule et insignifiante face à l'immensité océanique qui s'offre à moi. Tant de grâce et de charme émanent de ce ciel noir ébène qu'un sentiment de plénitude me submerge. Ce moment d'ataraxie me fait oublier le temps d'un instant la dure réalité du monde dans lequel nous vivons. Aujourd'hui, nous avons atteint les cinquante degrés. Les prévisions des spécialistes ont été avancées de neuf ans. On ne parle que de cela aux informations, comme si c'était le moment de s'affoler... Nous aurions dû nous en préoccuper il y a trente ans. C'est toujours lorsqu'il est trop tard que nous prenons conscience du poids de nos erreurs.

Vendredi 9 septembre 2041 – 7h00 – Lyon, métro B

C'est mon premier jour de travail à Lyon. J'avoue être un peu anxieuse alors j'en profite pour écrire. Je suis assise dans le métro entre un homme aussi vieux que le monde et une femme dégoulinante comme une glace laissée au soleil. C'est en voyant l'état de son chemisier que je remercie gracieusement ce fichu virus qui m'a ôté l'odorat il y a vingt ans. J'avais oublié à quel point je haïssais le métro, à quel point je haïssais la ville et à quel point les citadins étaient aigris. Mais je comprends leur amertume : cette dernière est nourrie par la crainte depuis trop longtemps. Avant, un sourire à un passant n'était pas de l'ordre de l'imaginaire, mais aujourd'hui, nos visages à moitié couverts ne laissent entrevoir que la peur à travers nos yeux. La pandémie a laissé bien plus de séquelles sur

nous que ce que les médias veulent nous faire croire, car le sang de nos plaies invisibles coule à flot et nous noie de l'intérieur.

Samedi 22 septembre 2041 – 8h00 – Lyon, dans ma chambre

Aujourd'hui, je suis d'humeur nostalgique : je fête mes trente-huit ans d'existence. Je me suis levée dès que les rayons du soleil ont effleuré mon visage. Le ciel aux tons pastel donne une dimension onirique à cette matinée d'automne. J'entends de ma chambre le crépitement des œufs brouillés préparés par Enzo qui frémissent dans la poêle, je ferme un instant les yeux pour en imaginer l'odeur. Cette ambiance me rappelle de lointains souvenirs, ceux du tout premier confinement, en 2020, l'année de mes dix-huit ans. Quelle année. La fougue de la jeunesse coulait abondamment dans mes veines et l'espoir d'un avenir serin nourrissait encore mes rêves d'adolescente.

Mardi 9 octobre 2041 – 20h00 – Lyon, dans le salon

La journée fut chaotique. La vague de réfugiés climatiques prévue pour ce mois a été beaucoup plus importante que ce que l'État avait annoncé. Les autorités sont dépassées : on compte les réfugiés non pas par milliers, mais par millions. La France, qui apparaissait comme la terre promise, la délivrance absolue pour ces pauvres gens, est en réalité leur tombeau. Le système démocratique ne tient qu'à un fil, un fil abimé et détendu prêt à lâcher à tout moment. La violence est omniprésente et les mots liberté, égalité, fraternité sont tombés dans l'oubli. Murphy et son père sont partis apporter leur aide en ville malgré les interdictions. Je suis restée avec Charlie à l'appartement : il est bien trop jeune pour avoir affaire à l'abomination de ce monde instable. Murphy me disait, quand il avait une dizaine d'années : « maman on va vivre dans Mad Max bientôt ». Cela me faisait doucement sourire, mais aujourd'hui, il y a vraiment de quoi se poser des questions sur notre avenir ici. J'ai l'impression que les gouvernements jouent le sort de l'humanité à pile ou face. Il y a vingt ans, j'avais foi en nous, je me disais que rien n'était trop tard et qu'avec un peu de volonté nous pourrions survivre à cette chute funeste, mais aujourd'hui, à l'approche de la quarantaine, je commence à faiblir. L'espoir qui brûle en nous est une flamme qu'il faut entretenir ; j'ai peur que la mienne ne finisse par s'éteindre, ou pire, qu'elle me consume à petit feu.

Romane Descouleurs

31 Décembre 2040

Cher Journal,

Je suis arrivée France hier, pour passer le nouvel an avec ma famille et mes amis. Je suis arrivée avec le train sous-marin, une nouvelle invention vraiment pratique. Hier, en me promenant à Lyon, je me suis arrêtée près de mon ancien IUT. Depuis que j'ai quitté la France, je ne l'ai plus revu. Il y a plein de souvenirs de cette période qui m'ont assailli, que ce soient des bons souvenirs ou des plus amers. [...] Je n'ai pas dormi de la nuit. L'angoisse de cette période m'a assailli, que ce soit le DUT ou la crise sanitaire. Je ne m'en suis pas totalement remise, j'ai toujours la peur d'être coincée chez moi sans issue, de me sentir étouffée et de ne pas me projeter. J'ai toujours le goût amer du brusque changement du monde, même si aujourd'hui, c'est à peu près revenu à la normale. Heureusement que ma mère était là hier : elle m'a calmée, puis j'ai fait une balade nocturne, chose que je fais depuis la fin du couvre-feu de 2021, quand je me sens stressée. J'ai vu plein de gens dans la même situation que moi. [...] Même le « *french kiss* » ne se pratique pas comme avant : les salutations se font plutôt à l'oral.

2 Janvier 2041

Cher Journal,

Je viens d'avoir une discussion avec Sarah : cela fait longtemps que l'on ne s'est pas vu. Elle est très occupée depuis qu'elle travaille pour un grand journal numérique au Canada. On s'est remémoré notre année de DUT, qui était assez difficile. Elle fut une très belle rencontre. Quand on s'est rencontré, on a tout de suite matché. On avait tellement de points en commun. On aimait la lecture toutes les deux, on aimait le même genre de musique, on avait le même humour. Cette formation m'a permis de rencontrer cette personne formidable. Maintenant c'est assez difficile de se voir : les voyages ne se font toujours pas aussi facilement, les compagnies aériennes ont eu du mal à reprendre et les VISA ne s'obtiennent pas aussi facilement qu'en 2019. [...] Je me souviens qu'à la fin du DUT, j'ai voulu quitter la France mais je ne savais pas où aller. Je voulais partir dans un pays où je ne connaissais rien, afin de fuir la France, associée à de mauvais souvenirs. Puis un jour, je ne sais plus trop comment, j'ai pris un billet pour la Corée, alors que je ne parlais nullement la langue. Je crois que la crise sanitaire m'a amenée à prendre mon courage à deux mains et à aller au-delà de mes limites et de ma zone de confort.

8 mars 2041

Cher Journal,

Ce fut une journée éprouvante. Nous avons un gros projet à boucler à l'agence. Je devais, avec mon équipe, créer toute la partie artistique du concert d'un chanteur coréen, Hoo Jeon-Jay. J'aime tellement ce que je fais au quotidien que je ne compte même plus les heures. Mon mari essaie de me canaliser au maximum mais il sait mieux que quiconque à quel point j'aime mon travail. Il était pareil à l'époque, étant un rappeur d'un groupe très connu : il en négligeait même sa santé, ce qui déclenchait des querelles dues à mon inquiétude. [...] Je venais d'être engagée comme membre de l'équipe artistique de Big Hit Entertainment. J'avais pour but de devenir directrice artistique, depuis mon entretien avec Leila Sy. Cet entretien s'est produit dans le cadre d'un dossier à rendre à l'IUT. Il s'agissait pour nous de nous entretenir avec des professionnels de la communication et de rendre ce rapport sous forme de dossier très original. J'avais fait le mien sous forme de magazine que j'avais appelé « Les Inespérés » ; ma mère en avait tellement rigolé. C'était la première fois, je crois, que j'étais fière de mon travail. C'est à ce moment-là que j'ai compris que pour vivre il fallait me laisser m'exprimer et ne pas me censurer par peur ou par convenance. Plusieurs personnes de mon entourage n'ont pas compris ce choix, mais mon mari et ma famille me comprennent et me soutiennent, même si parfois je fais des choix irrationnels ou prends des décisions sur un coup de tête. Ma liberté signifie mon bonheur et le fait de rester statique me tue à petit feu. Nam-Jun le comprend et je lui en suis tellement reconnaissante. [...] Je ne suis pas la seule dans ce cas. Plusieurs de mes collègues sont attachés à leur liberté après les confinements répétés.

Inès Medjellakh

## 05 AVRIL 2041

Ce matin, en ouvrant les volets, l'air est venu se déposer sur moi, comme une caresse jouant à la fois de mes sens physiques et imperceptibles. Il avait l'odeur du printemps, des fleurs, des beaux jours, des pique-niques entre amis, des promenades matinales. Mais surtout, il avait l'odeur du souvenir capable de nous replonger des années en arrière, par le simple jeu de nos sens. Il faut dire que j'ai toujours été fascinée par la notion de souvenir, par sa capacité à nous revenir subitement sans que cela ne soit contrôlé de quelque manière que ce soit. Je crois bien que cette fascination, liée à la mémoire aussi bien consciente qu'inconsciente, ne m'a jamais vraiment quittée : elle reste le plus beau bagage que je transporte près de moi. C'est vrai, n'avez-vous jamais eu la sensation d'avoir trouvé votre madeleine de Proust, votre déclencheur inconscient ? Aujourd'hui, l'air, son odeur, sa forme, ses gestes, sont ma madeleine de Proust, la clé du bagage de mes souvenirs. J'ai d'ailleurs toujours relié l'arrivée de nouvelles saisons à des périodes de ma vie. Le printemps, lui, s'ancre dans deux souvenirs distincts : mon premier amour et la pandémie mondiale. Mais je dirais qu'au fil des années, c'est la deuxième période qui a pris le dessus, la serrure que la clé arrive le mieux à ouvrir.

Ce matin, en ouvrant les volets, l'air est venu se déposer sur moi, comme un baiser lourd et tendre à la fois. Il avait l'odeur de mes dix-neuf ans, mais également l'odeur d'un monde à l'arrêt, d'angoisses en mouvement : l'odeur du confinement. En ouvrant ces volets, j'ai revu la panique, l'euphorie, l'enfermement, l'ennui, la peur. J'ai revu cette incompréhension collective, ce flou dans les regards, cette rencontre avec l'inconnu. Ce qui m'a frappé plus fort encore que ce vent frais, c'est cette rencontre avec moi-même, cette cohabitation que j'avais parfois rejetée et que j'ai finalement pleinement vécue grâce à cette pandémie il y a vingt ans déjà. Quand cet air se propage à nouveau, chaque année à la même période, je me rappelle combien cette rencontre avec des parcelles inconnues de mon être m'a été bénéfique. Nous étions enfermés, certes, mais nous pouvions nous ouvrir à notre intérieur, nous écouter. C'est difficile, parce que s'écouter, c'est nécessairement s'entendre hurler par moment ; s'écouter, c'est aussi faire la rencontre de ses propres peurs, devoir faire face. Alors aujourd'hui, en ouvrant les volets, l'air m'a placée devant mon propre reflet, devant cette peur passée que j'ai comprise il y a vingt ans : la peur de la mort.

J'étais persuadée que ce qui m'effrayait le plus était la possibilité qu'il y ait une fin. Et pourtant, quand nos vies, nos activités, nos études ont été à l'arrêt à cause de ce virus, de cette possibilité de mourir, j'ai compris que ce n'était pas la mort que je redoutais,

c'était la vie. Je n'avais pas peur de mourir, j'avais peur de ne pas vivre assez intensément.

## **06 AVRIL 2041**

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Maman, 67 ans déjà... Les années passent si vite, c'en est presque effrayant. Je me revois encore vingt en arrière, fêter ses 47 ans confinés chez elle avec papa, quelle époque étrange. J'ai d'ailleurs parfois l'impression que ça a laissé des séquelles. C'est vrai, quand Maman nous téléphone en nous disant « je vous invite à un repas d'anniversaire », on a toujours ce petit pincement, cette crainte lointaine des rassemblements qui étaient capables de désunir. C'est intrigant les séquelles de l'inconscient, les réflexes et les habitudes qui changent face à une forme de traumatisme.

Quand on a vécu la pandémie mondiale il y a vingt ans, je ne pense pas que l'on était conscient du traumatisme progressif qui s'installait. Ce qu'on voyait à ce moment-là, c'était la simple volonté de vivre, de retrouver nos libertés. Aujourd'hui, je chéris la vie de pouvoir fêter l'anniversaire de Maman avec tout le monde. C'est vrai, je suis heureuse de pouvoir le ressentir, et non pas le voir de loin ou à travers un écran. Je suis heureuse de pouvoir respirer les présences, les serrer contre mon cœur, savoir qu'elles sont bel et bien là.

À l'époque, on masquait les craintes, on gardait nos distances, il ne restait que nous et nous-mêmes. Notre expérience sociale n'était qu'un écran, notre vie étudiante et nos expériences professionnelles également. Quand tout est revenu à la « normale », je me souviens avoir presque perdu le souvenir des formes du corps social, ne plus savoir comment le contact à l'Autre fonctionnait, ne plus savoir comment me placer socialement.

Aujourd'hui tout est changé, mais le grand bain de solitude causé par cette période se fait toujours ressentir. On aime se rassembler, se retrouver, mais parfois, on étouffe, on ne sait plus où se placer dans ce trop-plein d'individu. C'est finalement cela que le virus avait mis en avant à l'époque : le monde est rempli, et pourtant pour chaque individu singulier, il ne semble rempli que d'un petit nombre de personnes. C'est ici d'ailleurs, que tout l'intérêt du regard collectif est devenu important : cela a permis à certaines personnes, assez égoïstes, de comprendre que pour vivre les plaisirs solitaires, il fallait d'abord penser global. Ça n'a d'ailleurs pas fait de mal à notre amie l'écologie, qui a bien évolué depuis.

Aujourd'hui, maman a soufflé ses 67 bougies, sans la crainte de ne pas porter de masque, de pouvoir être contaminée, de risquer sa vie pour une part de gâteau. Non,

maman a soufflé ses bougies en fêtant la vie, les autres, le monde, mais surtout l'amour. Elle a éteint chacune de ces petites lumières en se souvenant qu'aujourd'hui encore, la vie, elle, continue de briller et de lui offrir la chance d'être ici, entourée des gens qu'elle aime. Parce que finalement ce que j'ai compris il y a vingt ans, seule derrière mon écran, mon masque et mes craintes, c'est que nous ne sommes qu'un rien dans une immensité, que nous devons vivre, mais que rien n'a plus de sens que *vivre*, si c'est *ensemble*.

Philys Mercadier

### **15 juin 2042 :**

Cher journal, je reviens tout juste de ma consultation chez la psychologue. Le diagnostic est sans appel : mon état ne s'améliore pas. Cela fait maintenant trois nuits consécutives que je me réveille à l'aurore, baignant dans ma sueur et mes sanglots. J'ai tout de même tenu à assister à la remise des diplômes de fin de primaire de Malo, et ce, malgré la fatigue. Il était si heureux, si fier de recevoir son premier sésame. Cela m'a rappelé l'époque où l'on m'avait remis en main propre mon DUT, après la tragédie de la COVID. En rentrant de l'école, Malo m'a demandé, dans la voiture, ce qui n'allait pas. Je n'ai pas voulu l'inquiéter. Alors je lui ai simplement répondu que son père avait fait quelques cauchemars. Mon petit ange m'a regardé innocemment et m'a dit : « Tu sais papa, ce n'est pas grave de faire des cauchemars. Ça m'arrive parfois d'en faire, mais je les écris sur une page et je les entoure d'une cage de fer, comme ça ils ne peuvent plus me déranger. Ça marche, tu devrais essayer ! ». Il est adorable. Alors, puisque mon traitement ne marche pas, j'ai décidé de suivre son conseil. Désormais, je compte écrire les souvenirs qui hantent mes nuits depuis ces quelques jours. Même si rien que l'idée de les affronter à nouveau me donne des frissons dans le dos.

### **16 juin 2042 :**

Cher journal, comme je m'y attendais, les cauchemars ont ressurgi. Après avoir rassuré la nymphe qui sommeillait à mes côtés, je suis sorti du lit et suis parti m'installer sur le canapé. J'ai décidé de mettre en action la stratégie de mon petit empereur. Muni de mon carnet et de mon stylo, me voici ! Mais par où commencer ? Les ennemis sont nombreux, tapis dans l'ombre, il va falloir les débusquer un par un. Je décide tout d'abord de tracer une grande cage sur mon journal. Car je sais que le monstre qui sommeille en moi est grand. Il faut dire que j'ai de nombreux tourments et ils ont tous pour origine commune la période de mon DUT. Il faut dire aussi que cette période n'a été facile pour personne. En effet, il suffit d'écouter la presse quelques instants pour savoir qu'encore aujourd'hui, de nombreuses personnes marquées par la pandémie bénéficient d'un suivi spécialisé. Rien que le fait de penser à toutes les heures que j'ai passées amorphe derrière mon ordinateur me dégoûte. Heureusement, beaucoup de leçons ont été tirées de la période d'enseignement à distance. En effet, même si cette période a été compliquée, elle a permis aux politiques d'ouvrir les yeux. Ceux-ci ont contribué au développement de plusieurs systèmes éducatifs depuis l'extérieur en combinant sécurité, hygiène et accessibilité en plusieurs innovations qui ont changé la vie de nombreux étudiants. Mais je divague. Je pourrais m'attarder pendant de longues lignes sur tous les progrès qui ont fleuri à partir de cette terre fertile... [...]



Cher journal, les mots ne sont pas sortis. Je n'ai ni réussi à identifier mon cauchemar, ni à retranscrire sur papier quoi que ce soit de supplémentaire. J'ai décidé de me distraire l'esprit en regardant rapidement les informations sur mes lunettes connectées. Et comme d'habitude, je me suis retrouvé face à une petite liste de bonnes nouvelles : « résolution du conflit Israélo-Palestinien », « dénucléarisation de la Corée du Nord », « action mondiale de reforestation en Amazonie ». Et malgré tous ces titres positifs, je ne suis pas parvenu à me réjouir. Si tu savais comme je m'en veux, cher journal. Je m'en veux de ne pas parvenir à être heureux alors que je vis probablement dans ce qui s'apparente à un nouvel âge d'or.

### **17 juin 2042 :**

Cher journal, aujourd'hui je me suis rendu sur la tombe d'Alfred. Tu dois sûrement te demander qui il est ou plutôt qui il était. Pour faire simple, Alfred était à l'origine mon parrain de DUT : c'est lui qui était chargé de m'intégrer et il a accompli sa mission avec brio. Je me souviens encore de toutes les soirées que nous avons passées ensemble. Nous étions jeunes, insouciantes et l'esprit rempli d'idées stupides. Par exemple je me souviens qu'au début du second confinement, nous nous étions cachés jusqu'à la fermeture de l'IUT afin de dérober tous les rouleaux de papier toilette présents dans les locaux pour les revendre sur Amazon, alors que cette précieuse toison blanche commençait à se faire rare. Je me souviens que nous avons réussi à nous faire cinquante euros de bénéfice, un sacré pactole. Un important pécule que nous avons bien évidemment dépensé en boissons et autres biscuits apéritifs. Mais le karma nous a rattrapés. En effet, Alfred a attrapé la COVID à l'une de nos soirées clandestines et il n'a pas fallu longtemps pour que son état de santé se dégrade à cause de ses multiples problèmes de santé. Je me souviens encore de ces dizaines de cours séchés pour venir voir mon comparse et lui dire qu'il allait s'en sortir, que c'était une maladie de vieux et que merde, si son métabolisme ne battait pas la maladie, c'était vraiment une victime. Je m'en veux tellement. S'il y a bien une merde aujourd'hui, c'est moi. C'est moi qui suis responsable de la mort d'Alfred, c'est moi qui aurais pu le sauver en lui disant de rester sage comme tout le monde. Mais il a fallu que je fasse comme une bonne partie des gamins de cet âge, c'est-à-dire picoler et tenter de sauter tout ce qui bouge. [...] Les larmes ont mis du temps à sécher... Continuons. C'est à l'enterrement d'Alfred que j'ai rencontré Amy. Je crois que c'est la tristesse qui nous a réunis. Et pourtant c'est bien de l'amour et de la joie qui émanent aujourd'hui de notre couple. Je mène comme beaucoup de mes concitoyens une vie idyllique. Mais les actions passées me hantent et j'ai du mal à m'en détacher malgré les efforts. Aujourd'hui, j'ai choisi de sensibiliser la jeunesse sur les

bêtises que j'ai commises afin qu'elles ne se reproduisent pas. Je pense avoir trouvé la voie de la rédemption. Je dois te laisser, j'ai une conférence à donner.

Marc-Henry Mercier

## **Jeudi 17 février 2040**

Salut journal, me voilà de retour. Mes troubles recommencent, mais je vois des spécialistes. Comme pendant mes années d'étudiante, j'ai peur. Peur d'être face à la réalité, face à moi-même, honte d'être ce que je suis.

Mardi matin je pars au front, pas à la guerre, filmer mon reportage. Je vais en Antarctique rencontrer deux femmes qui étudient les planctons. C'est un maillon essentiel de la chaîne alimentaire et depuis peu une composante d'un vaccin immunitaire. Je pars quatre mois, et je viens de rendre visite à mes parents. Comme je l'avais prédit je suis seule, sans enfants ni mari. Mais ça me convient tout à fait : je vois mes nièces de temps en temps et leur conte des histoires féériques. « Mieux vaut être seul que mal accompagné » comme on dit. Déjà, à l'époque j'étais seule, perdue et rêveuse. Je le sais car j'ai retrouvé mon carnet d'étudiante, écrit pendant cette période qui a bouleversé nos vies : « Dans vingt ans je veux vivre dans une maison en vieille brique rouge ornée d'hortensia grimpant, où je regarderais le monde désobligeant à travers les vitres double vitrage. Je verrai la neige, si hivers il y a, se déposer sur les branches des arbres et l'été apporter sa chaleur si réconfortante. Il n'y aura peut-être personne pour contempler, avec moi, la beauté extravagante du monde. Mais pourquoi regarder la fin d'un monde à deux ? »

## **Samedi 19 février 2040**

Comment vas-tu aujourd'hui ? Je suis nostalgique de mes vingt ans, comme si le temps m'avait filé entre les doigts. Plus jamais je ne vivrai une vie étudiante, plus jamais je ne serai insouciante et portée par le rythme de la jeunesse. Hier, j'avais rendez-vous pour mes troubles, mes TCA. Je pars dans trois jours et je ne veux pas qu'ils prennent, encore, le pas sur ma vie. Les troubles de comportements alimentaires ont abîmé ma vie, ils ont agi discrètement mais longtemps. Ils ne doivent pas m'empêcher de faire le travail que j'aime, comme ils m'ont pris ma jeunesse. Aujourd'hui j'ai été interviewée par un élève du Diplôme Supérieur Professionnel. Et oui, le temps passe et les réformes pleuvent, il s'agit juste de mon bon vieux DUT. C'était plaisant et reconnaissant de partager mon parcours et mon savoir. Je me souviens d'une de ses questions : « Comment avez-vous fait plus jeune pour vous construire avec cette crise ? ». Sereinement je lui ai répondu que j'étais enfermée avec mes idées et mes désirs pendant des années, alors autant en tirer profit. Je me suis démenée à devenir une meilleure version de moi-même. Il faut savoir qu'avant, le monde consommait dix fois plus qu'aujourd'hui. Alors j'ai travaillé dur, gagné ma vie en mettant en rayon des courgettes ou du pain, puis j'ai parcouru le monde et acheté ce dont j'avais envie réellement. C'est ça le secret : persévérer. Et puis, j'avoue, comme le dirait

James Deano dans son titre « Cash Money » : « Je sais c'est nul oui mais j'assume, qui n'a jamais rêvé de faire des thunes, qui n'a jamais rêvé de faire sa vie au soleil [...] qui n'a jamais rêvé d'être aussi riche que Bill Gates ».

### **Mardi 22 février 2040**

Mon petit journal, je suis heureuse de te l'annoncer : je n'ai fait aucune crise depuis dimanche. Cela faisait longtemps que je n'avais pas craqué, je suis plus forte qu'avant. Mais le contrôle de soi est extrêmement dur, j'espère que cette virée en Antarctique m'aidera. Je suis sur le bateau qui se dirige vers un cabanon entouré de blocs de glace. Contrairement à ce qui avait été annoncé en 2019, les calottes glaciaires dont l'Inlandsis de l'Antarctique, n'ont pas désespérément fondu.

Nous arrivons sur les lieux et j'interroge Grace et Kelly sur leurs travaux. A l'aide des précédentes expéditions menées ici, elles ont pu comprendre qu'il y avait dans les planctons une souche primordiale pour créer un vaccin. Il faut dire que la « chose », je ne veux plus prononcer son nom, qui a répandu la pandémie en 2020 a conduit à deux événements : une explosion de bienfaits pour l'environnement (fonte des glaces inexistante, déforestation de l'Amazonie réduite, baisse de la consommation et des déchets occidentaux dans les bidonvilles orientaux), mais des décès plus fréquents dus aux répercussions de l'épidémie.

### **Jeudi 24 février 2040**

Je suis désolée de ne pas t'avoir écrit plus tôt. Cette expédition me fascine. Mais l'inconvénient c'est que je ne suis pas libre de mes choix alimentaires. Je suis toujours accompagnée et ne peux pas laisser libre cours à mes envies. Alors, angoissée et déchirée par ce besoin, je m'occupe comme je peux : j'améliore le reportage, rencontre des habitants et professionnels du coin, écris, photographie, médite. Le virus qui nous a touchés il y a vingt ans a « pris fin », il y a quinze ans. Mais les milliers de variants, accompagnés d'une planète en bonne santé, ont laissé perplexe la race humaine. La Terre a tellement retrouvé ses capacités optimales, que l'Homme ne sait plus vivre dans un espace sain. Moi je sais, et je vais prouver aux téléspectateurs que nous pouvons vivre dans une planète en bonne santé, sans craindre la mort. C'est dans l'espace le plus désertique sur Terre que se trouvait la solution : les planctons. Comme quoi, les marches du climat et les mouvements écologiques menés à la fleur de l'âge nous ont réussi. Je me souviens de ces quelques lignes écrites à cette période :

Si la terre pouvait parler elle pleurerait

Agir ou mourir ? Moi j'ai choisi

La planète avant le profit [...]

Moi j'ai peur de demain

« Profitez de votre jeunesse qu'ils disaient »

Léa Presle